



liege.mpOC.be

**Mouvement politique des
objecteurs de croissance
Groupe de Liège**

Les pays riches ont largement dépassé leur plafond de consommation Celui-ci va devoir redescendre

Michel Lepasant*

Paru dans *Imagine demain le monde*, www.imagine-magazine.com, sept. 2014

Propos recueillis par Jean-François Pollet

www.liege.mpOC.be - info@liege.mpOC.be - T. 04.277.91.42

Philosophe et expérimentateur, Michel Lepasant tient une place à part dans le mouvement de la décroissance. S'il dénonce nos sociétés qui vivent au-dessus de leurs moyens (écologiques), il s'élève surtout contre l'absurdité et l'injustice du système. Pour lui, les changements de société émergeront d'un travail d'expérimentation sur le terrain qui devra ensuite être traduit en projets et porté dans le domaine politique.

Vous voyez la décroissance comme une révolte contre une société dominée par l'absurde. Quelle est cette absurdité ? Croire à une croissance infinie dans un monde fini ?

L'absurdité, c'est la croissance elle-même. Même si elle pouvait être infinie, elle n'aurait pas de sens. Je ne crois pas qu'il faille être décroissant malgré soi, dire : « Quel dommage que notre monde soit limité ! » Un décroissant enregistre le fait qu'il y a des limites et qu'à l'intérieur de celles-ci il existe des espaces de liberté. Les Amis de la Terre défendent l'idée qu'il faut définir un plancher et un plafond : c'est l'espace écologique. Au-dessous d'un certain plancher de consommation la vie n'est pas possible et au-delà d'un certain plafond, on empêche le renouvellement des ressources. Le monde moderne estime que nous sommes libres quand nous dépassons les limites, qu'elles sont faites pour être atteintes et dépassées. Nous pensons au contraire que notre liberté, c'est de trouver notre chemin à l'intérieur des limites.

Dans ces limites, il y a le revenu inconditionnel ?

L'espace écologique nous conduit à définir comme plancher un revenu inconditionnel distribué à tout le monde, pour garantir les conditions d'une vie décente. Pour moi, ce revenu inconditionnel couvrirait tous les besoins élémentaires : l'éducation, le logement, la santé, la nourriture et permettrait certains choix. Ce revenu ne serait pas intégralement versé en euros, il y aurait des parts, des parts en gratuité (c'est-à-dire « données », « distribuées » ?), pour l'éducation, la santé, l'énergie minimale, les transports, à l'exclusion de certains biens, comme l'eau, pour éviter le gaspillage.

A l'autre extrémité, il faut fixer un plafond, un revenu maximum qui ne puisse être dépassé. Il faut imposer un revenu maximum car un monde inégalitaire est psychologiquement invivable. Voir une personne gagner nettement plus que ce dont elle a besoin suscite l'envie, la comparaison. Un monde inégalitaire met en avant des valeurs de compétition, de rivalité, d'individualisme et nous empêche de défendre les valeurs contraires : la bienveillance, la coopération, la solidarité, le partage, la décence.

On parle beaucoup de transition écologique. Voyez-vous aussi une sorte de « transition vers la décroissance » ?

Mais la décroissance est la transition écologique elle-même. Nous, les pays riches, avons largement dépassé notre plafond de consommation, cela veut dire qu'il faudra

redescendre. La décroissance est le trajet le plus court possible qui nous permet de repasser sous le plafond. Il faut que cette décroissance soit organisée de manière démocratique, c'est la seule condition pour moi, pour que j'accepte de voir mon niveau de vie diminuer.

La science peut-elle lutter contre les changements climatiques et l'épuisement des ressources ?

Les décroissants n'ont plus de religion. Ils n'ont plus la religion du progrès, de la technique ou de la science. Nous ne sommes pas antiscientifiques, nous comprenons parfaitement que des découvertes scientifiques peuvent améliorer l'efficacité technique, mais de là à penser que la science résoudra tous les problèmes, y compris moraux et politiques... Le scientisme, nous n'y croyons pas. Quand bien même la science parviendrait à résoudre certains problèmes, la question n'est pas là. Si elle sert à maintenir notre niveau de vie, notre monde, un monde faux, laid, mauvais, qui rend les gens malheureux, nous ne voulons pas de cette science.

Vous estimez que les décroissants doivent atteindre une masse critique ?

Face aux forces de la publicité et du crédit, il est irréaliste de penser que la décroissance puisse devenir un mouvement populaire. Il faut donc se contenter d'atteindre une masse critique. La masse critique, c'est par exemple, en Chine, le nombre de cyclistes qui doivent s'entasser devant un carrefour avant d'oser braver les voitures et s'engager sur la chaussée. Il y a toujours des voitures, mais les cyclistes sont suffisamment nombreux pour qu'on tienne compte d'eux. C'est la même chose pour la décroissance. Nous ne pouvons rester un groupuscule, nous devons atteindre une visibilité suffisante, non pour convaincre les gens, mais pour que notre point de vue soit pris en compte dans le débat public.

Vous donnez trois pieds politiques à la décroissance : projet, visibilité, alternatives concrètes.

Les politiques disent être dans les luttes et non les alternatives de terrain, et les personnes qui expérimentent sur le terrain ne pensent pas à traduire leur travail en résultats électoraux. Ils ne tirent pas non plus toutes les conclusions de leur expérience. Ma théorie des trois pieds constate qu'il y a trois pôles et que tous sont nécessaires et complémentaires : mener des alternatives concrètes, en tirer un projet de société et lui donner une visibilité politique. Il faut arrêter de croire que l'expérimentation seule changera la société par son exemplarité. Ma ville de Romans, en France, compte six AMAP (Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne, qui distribuent des paniers de produits alimentaires locaux). Elles sont absolument invisibles, elles concernent 500 personnes sur 35 000 habitants. Ces expérimentations sont nécessaires, mais pas suffisantes. Il leur manque un projet et une visibilité politique.

Vous êtes très attaché aux expériences, lesquelles

sont les plus pertinentes selon vous ?

Classiquement, pour changer la société, on prend le pouvoir et le contrôle de l'appareil d'Etat. Les décroissants n'ont pas cette stratégie, nous défendons les expériences alternatives qui élaborent d'autres façons de manger, de produire, de faire des échanges économiques. Dans les expériences pertinentes, je vois les monnaies locales, car elles permettent de faire une distinction entre la monnaie et l'argent. L'argent, c'est ce qui permet aux producteurs d'échanger leurs surplus sur les marchés. La monnaie, elle, va faire du lien. Je trouve aussi les expériences coopératives très intéressantes, elles renouvellent les relations entre producteurs et consommateurs. Je suis également attentif aux mutuelles d'énergie qui font de l'éolien, du petit hydraulique et qui permettent à des gens qui se connaissent de créer leur propre régie d'approvisionnement énergétique.

Vous avez lancé une monnaie locale chez vous à Romans, la « mesure ». Votre idée est d'encourager les échanges locaux, les circuits courts ?

La pratique de notre alternative nous a fait changer d'avis. Au départ, nous pensions effectivement que la relocalisation de l'économie était suffisante. Mais fondamentalement, on s'aperçoit qu'une monnaie existe déjà au niveau global, l'euro, et que ce monde d'argent n'est pas tellement génial. Je ne vois pas pourquoi une économie de marché locale serait meilleure qu'une économie de marché globale. La pratique, les discussions nous ont fait découvrir que tant que l'on reste dans le monde des échanges, on reste dans le monde ancien. Pour les échanges, on dispose déjà de l'euro, on peut relocaliser l'économie en choisissant ses prestataires. Les monnaies locales doivent passer à une seconde étape pour devenir des outils de partage. On s'aperçoit que lorsque quelqu'un vient échanger des euros contre nos « mesures », notre monnaie, nous pouvons déposer les euros sur notre compte et les utiliser pour faire des investissements solidaires. Si on perd de l'argent, si l'on a fait un prêt à un entrepreneur qui ne peut nous rembourser, nous mutualisons les pertes entre nous. C'est une expérience enthousiasmante.

Vous êtes philosophe : que peut apporter la philosophie à la décroissance ?

La décroissance n'est pas l'affaire d'économistes puisqu'elle vise justement à la décroissance de l'économie qui aujourd'hui est partout, a envahi toute la société et évacué toutes les considérations sociales. La philosophie peut apporter deux choses. D'abord, elle est une pensée généraliste, qui aborde toutes les questions que posent la vie de l'homme et la vie des sociétés. Ensuite, la philosophie est fondamentalement un mode de pensée critique. Je suis venu à la décroissance par la philosophie, par cette exigence qui est posée depuis Socrate de savoir comment vivre avec soi-même, en accord avec ses idées. Soit concrètement, de savoir comment manger, comment se déplacer et avec quelles énergies... De ce point de vue, il me semble que la décroissance comme politique généraliste est la seule qui soit à la hauteur d'une exigence de cohérence, de sagesse.

* Michel Lepasant enseigne la philosophie dans un lycée de Romans, dans la Drôme (sud de la France), où il a fondé une monnaie locale complémentaire, la Mesure. Il anime également le Mouvement des objecteurs de croissance et a publié *Politique(s) de la décroissance* l'année dernière aux éditions Utopia.